

## LA VITRINE<sup>1</sup>

Et le roman ?

L'éditeur me pose la question que j'attendais, au cours de cette entrevue rituelle à chaque rentrée : l'auteur expose ses projets, qui, dans la pensée de l'éditeur, s'inscrivent invisiblement en chiffres d'éditions probables.

Et le roman ?

Il s'agit bien de romans ! Qu'avez-vous à faire d'un roman ? Quel roman pourrait l'emporter en intérêt sur le second tome du *Bloc-notes* qui paraîtra en 1961 ? Il retracera l'histoire des

---

3. Dans une téléchronique, publiée le 1<sup>er</sup> décembre, Mauriac écrira : « Il est impossible de ne pas faire de peine à un écrivain dès qu'on cherche à cerner sa vérité. J'ai chagriné mon ami Cocteau, l'autre jour. On ne m'y reprendra plus. » Nous remercions Merryll Moneghetti de nous avoir communiqué ce texte.

1. *Le Figaro littéraire*, samedi 24 novembre 1960, n° 761.

trois dernières années – et quelles années ! – commentée par un témoin ignorant de ce qui doit arriver, puisque ce n'est pas lui qui invente l'histoire : mais il la vit au jour le jour, il est dangereusement mêlé à certaines heures ; et voici que tout tourne au tragique : l'État s'effondre, les légions sont aux portes ; un homme entre souverainement dans le jeu... Que sont nos histoires inventées auprès de celle-là ?

Il est vrai. Mais les hommes préfèrent qu'une fiction les éclaire sur leur vie personnelle. Toutes les histoires de toutes les nations du monde pèsent moins lourd pour Jacques, pour Jean, pour Philippe, que ce qui advient à Philippe, à Jacques et à Jean. Rien ne compte au fond à leurs yeux que la vie personnelle. Mais chez la plupart, qu'est-ce que la vie personnelle, sinon celle de la chair et du sang ? Tout roman est érotique, même celui qui le paraît le moins. Les hommes se servent du moi impur pour exprimer cet instinct irrépressible et pourtant toujours à demi réprimé ou entravé, source de complications secrètes, de dégoûts, de tourments, de hontes, de délices. (Qu'on ne leur parle de rien d'autre.)

Il est vrai que tous les romans ne sont pas « d'amour » et qu'il en est d'historiques. Mais seule fait recette l'école d'Alexandre Dumas, qui n'emprunte au passé que des personnages et que des décors, réinventant tout le reste. Pour les romans qui suivent de près l'histoire, et surtout l'histoire politique, ils furent toujours peu lus : ceux de *L'Énergie nationale*, de Maurice Barrès, par exemple. Que *Les Déracinés* soient ignorés de la génération présente, il ne sert à rien de s'en affliger. La politique d'une époque révolue ne saurait plus être objet de passion pour les vivants, voilà le fait. Les fureurs qu'elles soulevaient deviennent très tôt inintelligibles. Les générations nouvelles foulent cette lave refroidie et durcie sans même lui donner un regard. Panama, l'affaire Dreyfus, ce sont les vieilles peaux mortes d'un serpent toujours vivant : la politique intérieure française. Mais qui s'intéresse à des peaux mortes ?

L'érotisme, en revanche, est de tous les temps. Il n'y a pas si loin du roman d'amour de nos pères à notre roman érotique (bien que je doute si beaucoup d'hommes d'aujourd'hui

comprendraient ce qui nous rendait chère une phrase interrompue du *Journal* d'Alfred de Vigny : « Mais toi, Amour de l'âme, Amour passionné...<sup>2</sup> ») L'amour, réfréné, contenu par des lois sociales ou religieuses, suscitait des drames, mais l'instinct que plus rien ne réfrène en déchaîne d'autres dont le public ne se lasse pas, ni les romanciers. Maurice Barrès s'en étonnait, il demandait un jour à Paul Bourget : « N'êtes-vous pas fatigué de raconter l'histoire du monsieur et de la dame ? »

Mais, précisément, les nouveaux romanciers ne la racontent plus, cette histoire, et à dire vrai ils ne racontent plus rien. Si j'étais peintre, je me sentirais découragé de peindre pour un monde sans figure. Romancier, je me sens perdu au milieu de cet univers romanesque sans personnages ou peuplé de larves aux contours indistincts, d'ectoplasmes. J'y erre à tâtons, comme un aveugle qui ne se cognerait qu'à des objets, dans ce monde où il n'arrive rien à personne et où personne n'arrive à rien.

Après tout, nous sommes entourés de gens qui raisonnent et nous raisonnons nous-mêmes, pourquoi ne pas peindre des raisonneurs ? Durant toute notre vie, nous nous heurtons à des caractères tranchés. Pourquoi ne pas peindre des caractères ? Nous disons souvent de tel ou tel : « Il traverse une crise. » Et nous en traversons nous-mêmes. Pourquoi ce dédain à l'égard des romans qui racontent une crise ?

— Écrivez donc un roman à votre idée, sans vous soucier de ce que font les nouveaux venus !

Ce n'est pas si simple. Chaque génération secrète sa forme romanesque, réinvente son langage. Pour les vieux, on les enferme chacun dans sa vitrine. Sur ma vitrine à moi on a écrit : « *Roman traditionnel* ». Là, du moins, j'existe, je suis exposé à ma place avec mes titres de livres, avec mon étiquette, et je fournis parfois des textes pour les dissertations françaises,

2. « Tu peux tout pardonner », ajoute le *Journal d'un poète* (à la différence de l'amour physique), dans ce passage qui s'insère entre le 29 novembre et le 3 décembre 1832 et reflète une crise grave dans les amours de Vigny avec la comédienne Marie Dorval (*Œuvres complètes*, II, « Bibliothèque de la Pléiade », 1948, p. 973).

des exemples pour les exercices grammaticaux. Bien écrire au sens où nous l'entendions, c'est pour nos cadets, devenu mal écrire, sauf si l'on ne quitte pas sa vitrine : alors le beau style d'autrefois est accepté comme spécimen et relève de l'histoire du langage.

N'empêche qu'il me déplaît d'être un objet d'exposition. J'appartiens au passé, bien sûr, et je tiens à ma vitrine, mais à condition d'en sortir à ma fantaisie. Aussi ai-je fait la farce de m'évader sous un déguisement : je suis devenu journaliste et je fais la nique à mes cadets qui parfois me paraissent, je l'avoue, un peu engoncés.

Journalisme, genre décrié et béni ! Ce n'est peut-être pas bon pour un écrivain que de commencer par lui, mais quelle merveilleuse porte de sortie ! Je me jette dans la mêlée, je m'en donne à cœur joie de bien ou de mal écrire comme je l'entends, sans m'interroger sur le langage, sans me poser à son sujet aucune des questions de nos romanciers philosophes. Je me sers du style selon le pouvoir qui m'a été donné, pour dire des choses, pour me fâcher, pour m'indigner, pour me moquer, pour défendre ce que je crois être vrai, pour laisser fuser, à travers les mots, l'amour qui ne s'exprime pas, ou pour servir, à mon rang modeste, l'homme en qui j'ai cru discerner une pensée directrice efficace, accordée au destin de la nation.

Écrire c'est agir. Si cette action écrite devient un jour littérature, c'est aux époques lointaines d'en décider, j'en aurai couru la chance, mais je n'ai pas à m'en mêler. C'est affaire de vitrine. Pour moi, je continue de vivre et l'écriture se confond avec ma vie.